

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Anticiper 1981
Pierre La Guerre du printemps 81 de Marie-Claire Biais

Gilles Pellerin

Number 35, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, G. (1984). Review of [Anticiper 1981 : *Pierre La Guerre du printemps 81* de Marie-Claire Biais]. *Lettres québécoises*, (35), 23–24.

Roman
par
Gilles Pellerin

Anticiper 1981

Pierre La Guerre du printemps 81

de Marie-Claire Blais

Les lecteurs de la *Nouvelle Barre du jour* savaient depuis novembre dernier que le Blais nouveau¹ ressemblerait à *Visions d'Anna*, qu'il viendrait fouiller dans les plaies vives de la famille. Ce n'était pas précisément un gage de lecture tout confort que livrait brutalement la première phrase de l'extrait retenu:

*Gregg grandissait avec apathie, s'excitant parfois pour ses héros, encore loin à son horizon, les Hell's Angels, les Satan's Choice, et ses jeux de guerre, une collection de revolvers que lui avaient donnée ses parents à Noël, dégradait en lui le merveilleux acte de puissance toujours obscurci par ce rétrécissement de la société qu'est une famille.*²

La promesse n'était pas vaine et *Pierre. La Guerre du printemps 81*, publiée au printemps de cette année fétiche 1984 offre bel et bien cette prose très dense, très dure que la pré-publication avait laissé espérer, cette fois-ci étalée sur plus de cent soixante pages très économes de césures. Marie-Claire Blais a atteint dans notre paysage littéraire cette stature qui fait qu'on attend toujours d'elle une oeuvre forte, redoutablement conséquente par rapport aux romans qu'elle écrit depuis plus de vingt ans, sans cesser pour cela de chercher dans le tissu verbal des sonorités nouvelles. C'est dans la disposition de l'écriture en segments amples (phrases, paragraphes, chapitres) qu'à nouveau elle arpente les territoires de ce qui a par moments la tonalité du roman d'anticipation, évoquant çà Brian Aldiss et là les récits cruellement dessinés par Chantal Montellier.

Du roman d'anticipation tel qu'il se pratique dans cette sceptique moitié de siècle, Marie-Claire Blais tire le cadre général de sa fiction («tant de jeunes gens de ma génération contemplaient passivement les trous sanglants de leur avenir, de leur histoire, songeant que demain, ils ne seraient que cendres sous les monstrueux nuages qui s'amoncelaient dans le ciel» déclare tout de go Pierre, le narrateur; p. 9), elle découpe un horizon torturé, elle fait de Nagasaki et Hiroshima une continuité temporelle désignant autant le présent et l'avenir que ce honteux souvenir d'il y a quarante ans, elle puise à un registre d'images plus proche de la SF (si on accepte que les initiales désignent *something fiction* et *sociology fiction*), sans aller jusqu'à emprunter au récit d'anticipation sa manière, sa fac-

ture courante. Comme elle ancre la matière événementielle dans le repère avéré du printemps 1981 — avec des balises comme la mort de Bobby Sands, les infanticides du Chattahoochee et l'expulsion de Tatiana Mamonova — et cela de façon péremptoire («Au printemps 1981, lorsque j'eus seize ans, je devins cet autre dont je vais raconter l'histoire. Je devins Pierre, je devins Gregg, je devins un homme de mon temps [...]»; p. 9), on pourra discuter le choix de l'étiquette *anticipation* et par conséquent le paradoxe dont j'ai jusqu'ici usé. C'est qu'à défaut de nous projeter, nous lecteurs de 1984 et de plus tard, dans une extrapolation temporelle, le roman choisit des éléments contemporains parmi ceux qui précisément nous font douter de la poursuite du temps (la menace atomique, en-

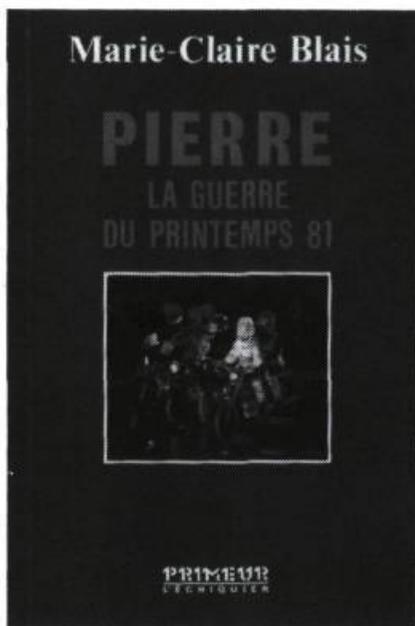


tre autres) et les soumet à un entrechoquement³, à une agitation dont on souhaite presque qu'elle soit démesurée comme l'est parfois le roman moderne, sans relation trop étroitement fatale avec notre ordre social.

Cette autre forme d'extrapolation permet de lever des lapins qui dans la plupart des bonnes familles comme celle de Pierre ne suscitent pas l'enthousiasme le plus fou: pushers, Hell's, Brooklyners, Skinheads, no future punks, camés⁴. De la méthode Suzuki pour apprentis violonistes aux rassemblements de motards sous les viaducs d'autoroutes, il y a une distance inouïe qui pourrait bien signifier aux parents que *the times they are a-changin'* de la même manière qu'on se convainc de retourner le sablier quand on voit apparaître dans les rues une nouvelle hérésie capillaire.

Cette bi-cristallisation de Pierre du côté des contre-culture violentes et de sa famille (principalement le père) dans les valeurs écologistes et pacifistes bon teint a pour effet immédiat de transcender les destinées individuelles. Devant l'imminence d'une catastrophe planétaire, ces destinées souvent n'existent qu'amalgamées à des mouvements plus vastes qui donnent aux classes d'âge, aux groupes sociaux, aux collectivités géo-politiques une aventure commune. Et l'anticipation ne consiste peut-être plus à imaginer quelque désastre futur mais à prendre conscience du désastre actuel, du sacrifice des peuples auquel nous avons consenti depuis dix ans, depuis cent ans, de la mort ambiante qui agit partout, y compris sous les blancs voiliers du Saint-Laurent.

En ce printemps de 1981, Pierre choisit de s'éjecter de sa famille, de réaliser l'équation rimbaldienne selon laquelle je est un autre, «loin de l'éducation sensible» dont il a jusque-là été la victime consentante, «à l'écart de la beauté», à l'écart de l'espoir aussi qui fait dire à ses parents que grâce à eux ce monde survivra, qui fait qu'on achète la pérennité en demandant par écrit aux chefs d'États de sauver les phoques et les pluviers. À seize ans, ce qu'il voit, c'est une télévision féconde en meurtres, des assiettes remplies à ras bord d'aliments radioactifs, des régions lacustres dévorées par l'acide, la famine croissante baptisée «nouvel ordre alimentaire» (p. 159), le corps et l'âme des femmes «dans la périphérie de



l'homme, à l'ombre de ses servitudes» (*Ibid.*), les maternités vietnamiennes inséminées par l'Agent Orange. À seize ans, sa réponse loge dans le vecteur fulgurant d'une moto, dans l'esthétique dure du cuir et des cheveux tondus et dans l'ordre social oppressant des motards aux «bras noircis par l'aiguille» (p. 117).

[...] nous allions inventer un terrorisme personnel, ardu, qui dépasserait la délinquance et le délit juvénile, nous serions invincibles, jamais plus repentants et solitaires. (p. 10)

Héritier de cette fin de siècle, partisan d'un «terrorisme utile» (p. 18), Pierre a donc décidé de rompre l'inéluçabilité, de répliquer à la violence par la violence, de déclarer illico la guerre puisqu'il lui semble absurde de la considérer comme une éventualité, une épée de Damoclès («cette prochaine guerre mondiale qu'ils craignaient tant, seuls, sans eux, nous l'avions commencée» p. 54). La foi pacifiste de ses parents ne peut pas venir à bout du Big Brother qu'il appelle *le Grand Cerveau*. Tout aussi inutile est le sacrifice de Bobby Sands qui ce soir ne modifiera même pas l'heure du thé de la Dame d'Acier, sacrifice demain oublié⁵.

Le roman est dans chacune de ses fibres imprégné de cette violence portée par Pierre comme une bannière⁶, notamment quand la stratégie du texte s'articule dans des régimes d'opposition sans merci. Pierre a sciemment rejeté toute idée de nuance («Les autres vivaient dans l'utopie forcée de leurs désirs [...], mais moi je serais réaliste, j'aurais une pensée

précise, sans nuances, la certitude de ma propre réalité sur cette terre.»; p. 13) et pourtant il semble qu'à la fin du parcours elle soit là à l'attendre, la nuance, de l'autre côté du gué, de ce qu'on appelle le rite de passage à l'état adulte.

Les oppositions n'en subsistent pas moins, survivent évidemment à cette évolution de la conscience de Pierre et n'en sont que plus amères à ses yeux et aux nôtres. En identifiant sa propre violence à des gestes de commando, Pierre découvre avec plus d'acuité celle qui préexiste à la sienne. Ayant choisi pour cible ces vieillards repus de la Côte d'Or, cette noblesse déchue qui vit du trafic des armes et qui joue à la roulette l'exil et le massacre des Somaliens, des Cambodgiens et des Salvadoriens, il met à nu les abominations dont nous chargeons le calendrier en souhaitant les y oublier.

Le roman de Marie-Claire Blais n'a pas les vertus héroïques qu'on pourrait redouter dans pareille entreprise dénonciatrice. L'époque est au repli, même si on a décidé de s'armer de chaînes pour s'affranchir de l'adolescence. Je crains toutefois qu'après avoir lu *Pierre*, bien peu choisissent le printemps et l'été 1981 pour y soigner à l'aise le doux souvenir d'avoir été plus jeunes. □

1. Marie-Claire Blais. *Pierre. La Guerre du printemps 81*. Montréal, Éditions Primeur, coll. «L'Échiquier», 1984, 164 p.
2. Marie-Claire Blais. «Printemps 81» dans *NBJ*, no 132, novembre 1983, p. 107. Ici, p. 24-25.
3. Pour rester dans le ton, j'aimerais évoquer un accélérateur de protons.
4. On se rappellera les drifters de *Visions d'Anna*.
5. Au cas où l'assertion de Pierre ne serait que trop vraie, rappelons que Sands est mort à la prison de Maze au terme d'un jeûne voué à l'Irlande (que l'on n'appellera pas ici Ulster).
6. La présence de hordes motorisées composées d'enfants s'attaquant à la fois à d'autres enfants (infirmes) et à des vieillards pousse à sa limite cette violence non contenue. Si pour Pierre il s'agissait d'abord «d'acquérir la motocyclette liée à [des] fantasmes de destruction» (p. 13), la conjugaison des enfants rebelles et des essais de motocyclettes permet à l'auteur d'inscrire son livre dans deux axes de phantasmes de destruction bien connus de ceux qui ont pratiqué la littérature et le cinéma américains des trente dernières années.